

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 12 (1944)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Le livre blanc [suite]  
**Autor:** Cocteau, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-569691>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 12.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE LIVRE BLANC

par JEAN COCTEAU

(Edition du Signe, 122 rue de Grenelle, Paris)

(Suite)

TOULON. — Un oncle à moi, le frère de mon père, habitait Toulon. Il était malade et je dus le rejoindre. Il serait fastidieux de décrire cette charmante Sodom où le feu du ciel tombe sans frapper sous la forme d'un soleil câlin. Le soir, une indulgence encore plus douce inonde la ville et, comme à Naples, comme à Venise, une foule de fête populaire tourne sur les places ornées de fontaines, de boutiques clinquantes, de marchands de gaufres, de camelots. De tous les coins du monde, les hommes épris de beauté masculine viennent admirer les marins, qui flânent seuls ou par groupes, répondant aux œillades par un sourire et ne refusent jamais l'offre d'amour. Un sel nocturne transforme le bagnard le plus brutal, le Breton le plus fruste, le Corse le plus farouche en ces grandes filles décolletées, déhanchées, fleuries, qui aiment la danse et conduisent leur danseur, sans le moindre gêne, dans les hôtels borgnes du port.

Un des cafés où l'on danse, est tenu par un ancien chanteur de café-concert qui possède une voix de femme et s'exhibait en travesti. Maintenant il abore un chandail et des bagues. Flanqué de colosses à pompons rouges, qui l'idolâtrèrent et qu'il maltraîte, il note, d'une grosse écriture enfantine, en tirant la langue, les consommations que sa femme annonce avec une naïve âpreté.

Un soir où je poussais la porte de cette étonnante créature, que sa femme et ses hommes entourent de soins respectueux, je restai cloué sur place. Je venais d'apercevoir, de profil, appuyé contre le piano mécanique, le spectre de Dargelos, Dargelos en marin.

De Dargelos, ce double avait surtout la morgue, l'allure insolante et distraite. On lisait en lettres d'or „Tapageuse“ sur son bonnet basculé en avant jusqu'au sourcil gauche, un cache-col noir lui serrait le cou et il portait de ces pantalons à pattes qui permettaient jadis aux marins de les retrousser sur la cuisse et que les règlements actuels interdisent, sous prétexte qu'ils symbolisent le souteneur.

Ailleurs jamais je n'eus osé me mettre sous l'angle de ce regard hautain. Mais — Toulon est Toulon; la danse évite le malaise des préambules, elle jette les inconnus dans les bras les uns des autres et prélude à l'amour.

Sur une musique pleine de frisettes et d'accroche-cœurs, nous dansâmes la valse. Les corps cambrés en arrière, se soudant par le sexe, les profils graves baissant les yeux, tournant moins vite que les pieds qui tricotent et se plantent parfois comme un sabot de cheval. Les mains libres prennent la pose gracieuse qu'affecte le peuple pour boire un verre et pour le pisser. Un vertige de printemps exalte les corps. Il y pousse des branches, des duretés s'écrasent, des sueurs se mêlent et voilà un couple en route vers les chambres à globes de pendules et à édredons.

Dépouillé des accessoires qui intimident un civil et du genre que les matelots affectent pour prendre du courage, Tapageuse devint un animal timide. Il avait eu le nez cassé dans une rixe par une carafe. Un nez droit pouvait le rendre fade. Cette carafe avait mis le dernier coup de pince au chef-d'œuvre.

Sur son torse nu, ce garçon, qui me représentait la chance, portait „Pas de Chance“, tatoué en majuscules bleues. Il me raconta son histoire. Elle était courte. Ce tatouage navrant la résumait. Il sortait de la prison maritime. Après la mutinerie de „l'Ernest-Renan“ on l'avait confondu avec un camarade; c'est pourquoi il avait les cheveux rasés, ce qu'il déplorait et qui lui allait à merveille. „Je n'ai pas de chance, répétait-il en secouant cette petite tête chauve de buste antique, et je n'en aurai jamais.“

Je lui passais au cou ma chaîne fétiche. „Je ne te la donne pas, lui dis-je, cela ne nous protégera ni l'un ni l'autre, mais garde-la ce soir.“ Ensuite, avec mon stylographe, je barrai le tatouage néfaste. Je trassais dessous une étoile et un cœur. Il souriait. Il comprenait, plus avec sa peau qu'avec le reste, qu'il se trouvait en sécurité, que notre rencontre ne ressemblait pas à celles dont il avait l'habitude: rencontres rapides où l'égoïsme se satisfait.

Pas de chance!!! Etait-ce possible?? Avec cette bouche, ces dents, ces yeux, ce ventre, ces épaules, ces muscles de fer, ces jambes-là? Pas de chance avec cette fabuleuse petite plante-marine, morte, fripée, échouée sur la mousse, qui se déride, se développe, se dresse et jette au loin sa sève dès qu'elle retrouve l'élément d'amour. Je n'en revenais pas; et pour résoudre ce problème, je m'abîmai dans un faux sommeil.

„Pas de Chance“ restait immobile à côté de moi. Peu à peu je sentis qu'il se livrait à une manœuvre délicate, afin de dégager son bras sur lequel s'appuyait mon coude. Pas une seconde l'idée ne me vint, qu'il méditait un mauvais coup. C'eût été méconnaître le cérémonial de la flotte. „Regularité, Correction“ émaillent la vocabulaire des matelots.

Je l'observais par une fente des paupières. D'abord à plusieurs reprises, il souleva la chaîne, la baisa, la frotta sur le tatouage. Ensuite, avec la lenteur d'un joueur qui triche, il essaya mon sommeil, toussa, me toucha, m'écouta respirer, approcha sa figure de ma main droite, grande ouverte près de la sienne, et appuya doucement sa joue contre elle.

Témoin indiscret de cette tentative d'un enfant mal chanceux, qui sentait une bouée s'approcher de lui en pleine mer, il fallut me dominer pour ne pas perdre la tête, feindre un réveil brusque et démolir ma vie.

Au petit jour je le quittai. Mes yeux évitaient les siens, chargés de tout cet espoir qu'il ressentait et qu'il ne pouvait dire. Il me rendait ma chaîne. Je l'embrassai, je le bordai et j'éteignis la lampe.

Je devais rejoindre mon hôtel et inscrire, en bas, sur une ardoise, l'heure (5 heures) où les marins se réveillent, sous d'innombrables recommandations du même genre. Au moment de prendre la craie,

je m'aperçus que j'avais oublié mes gants. Je remontai. L'imposte était lumineuse. On venait donc de rallumer la lampe? Je ne resistai pas à mettre mon œil au trou de serrure. Il encadrait baroquement une petite tête rasée.

„Pas de Chance“, la figure dans mes gants, pleurait à chaudes larmes.

Dix minutes, j'hésitai, debout devant la porte. J'allais ouvrir, lorsque la figure d'Alfred se superposa de la manière la plus exacte à celle de „Pas de Chance“. Je descendis l'escalier à pas de loup, demandai le cordon et claquai la porte. Dehors, une fontaine monologuait gravement sur la place vide. „Non, pensai-je, nous ne sommes pas du même règne. Il est déjà beau d'émouvoir une fleur, un arbre, une bête. Impossible de vivre avec.“

Le jour se levait. Des coqs chantaient sur la mer. Une fraîcheur sombre la dénonçait. Un homme déboucha d'une rue avec un fusil de chasse sur l'épaule. Je rentrai à l'hôtel en halant un poids énorme.

## LA GRANDE AMITIE

Dégouté des aventures sentimentales, incapable de réagir, je traînais la jambe et l'âme. Je décidai d'aller à la mer. Je retins ma chambre à l'hôtel de T.

J'avais découvert pour mes baignades une petite plage déserte. J'y tirais ma barque sur les cailloux et me séchais dans le varech. Un matin, j'y trouvai un jeune-homme qui s'y baignait sans costume et me demanda s'il me choquait. Ma réponse était d'une franchise qui l'éclaira sur mes goûts. Bientôt nous nous étendîmes l'un à côté de l'autre. J'appris qu'il habitait le village voisin et qu'il se soignait à la suite d'une légère menace de tuberculose.

Le soleil hâte la croissance des sentiments. Nous brûlâmes les étapes et, grâce à de nombreuses rencontres en pleine nature, loins des objets qui distraient les cœurs, nous en vîmes à nous aimer sans avoir jamais parlé d'amour. H. quitta son auberge et adopta mon hôtel. Il écrivait. Il croyait en Dieu, mais affichait une indifférence puérile pour le dogme. L'Eglise, répétait cet aimable hérétique, exige de nous une prosodie morale équivalente à la prosodie de Boileau. Avoir un pied sur l'Eglise, qui prétend ne pas bouger de place, et un pied sur la vie moderne, c'est vouloir vivre écartelé. A l'obéissance passive, j'oppose l'obéissance active. Dieu aime l'amour. En nous aimant, nous prouvons au Christ que nous savons lire entre les lignes d'une indispensable sévérité de législateur.

Il se moquait de mes remords qu'il traitait de faiblesse. Il réprouvait mes réserves. Je vous aime, répétait-il, et je me félicite de vous aimer.

Peut-être notre rêve eut-il pu durer sous un ciel où nous vivions à moitié sur terre, à moitié dans l'eau, comme les divinités mythologiques; mais sa mère le rappelait et nous décidâmes de revenir ensemble à Paris.

Cette mère habitait Versailles et comme je demeurais chez mon

père, nous louâmes une chambre d'hôtel où nous nous rencontrions chaque jour. Il avait de nombreuses amitiés féminines. Elles ne m'inquiétaient pas outre mesure, car j'avais souvent observé combien les invertis goûtent la société des femmes, alors que les hommes à femmes les méprisent beaucoup et, en dehors de l'usage qu'ils en font, préfèrent le commerce des hommes.

Un matin qu'il me téléphonait de Versailles, je remarquai que cet appareil favorable au mensonge, m'apportait une autre voix que d'habitude. Je lui demandais s'il parlait bien de Versailles. Il se troubla, se dépêcha de me donner rendez-vous à l'hôtel à quatre heures le jour même et coupa. Glacé jusqu'aux moelles, poussé par l'affreuse manie de savoir, je demandai le numéro de sa mère. Elle me répondit qu'il n'était pas rentré depuis plusieurs jours et qu'il couchait chez un camarade à cause d'un travail qui le retenait tard en ville.

Comment attendre jusqu'à quatre heures? Mille circonstances qui n'attendaient qu'un signe pour sortir de l'ombre devinrent les instruments de supplice et se mirent à me torturer. La vérité me sauta aux yeux. Mme V., que je croyais une camarade, était sa maîtresse. Il la rejoignait le soir et passait la nuit chez elle. Cette certitude m'enfonçait dans la poitrine une patte de fauve. J'avais beau voir clair. J'espérais encore qu'il trouverait une excuse et saurait fournir les preuves de son innocence.

A quatre heures, il avoua que jadis il avait aimé des femmes et qu'il y revenait, sous l'empire d'une force invincible, je ne devais pas avoir de la peine; c'était autre chose; il m'aimait, il se dégoutait, il n'y pouvait rien; chaque sanatorium était rempli de cas analogues. Il fallait mettre ce déblouement du sexe sur le compte de la tuberculose.

Je lui demandai de choisir entre les femmes et moi. Je croyais qu'il allait répondre qu'il me choisissait et s'efforcerait à renoncer à elles. Je me trompais. „Je risque, répondit-il, de promettre et de manquer de parole. Mieux vaut rompre. Tu souffrirais. Je ne veux pas que tu souffres. Une rupture te fera moins de mal qu'une fausse promesse et des mensonges.“

J'étais debout contre la porte et si pâle qu'il eut peur. „Adieu, murmurai-je d'une voix morte, adieu. Tu me remplissais mon existence et je n'avais plus rien d'autre à faire que toi. Que vais-je devenir? Où vais-je aller? Comment attendrai-je la nuit et après la nuit le jour et demain et après-demain et comment passerai-je les semaines?“ Je ne voyais qu'une chambre trouble, mouvante à travers mes larmes et je comptais sur mes doigts avec un geste idiot.

Soudain il se réveilla comme d'une hypnose, sauta du lit où il se rongait les ongles, m'enlaça, me demanda pardon et me jura qu'il envoyait les femmes au diable.

Il écrivit une lettre de rupture à Mm V., qui simula un suicide en absorbant un tube de comprimés pour dormir, et nous habitâmes trois semaines la campagne sans laisser d'adresse. Deux mois passèrent, j'étais heureux.

C'était la veille d'une grande fête religieuse. J'avais coutume avant de me rendre à la Sainte Table, d'aller me confesser à l'abbé X. Il m'attendait presque. Je le prévins dès la porte que je ne venais pas me confesser, mais me raconter; et que, hélas, son verdict m'était connu d'avance.

— Monsieur l'abbé, lui demandai-je, m'aimez-vous?"

— Je vous aime —

— Seriez-vous content d'apprendre que je me trouve enfin heureux?"

— Très content."

— Eh bien, apprenez que je suis heureux, mais d'une sorte que désapprouvent l'Eglise et le monde, car c'est l'amitié qui me rend heureux et l'amitié n'a pour moi aucune borne."

L'abbé m'interrompt:

— Je crois, dit-il, que vous êtes victime de scrupules." —

— Monsieur l'abbé, je ne ferai pas à l'Eglise l'offense de croire qu'elle s'arrange et qu'elle fraude. Je connais le système des amitiés excessives. Qui trompe-t-on? Dieu me regarde. Mesurai-je au centimètre la pente qui me sépare du péché."

— Mon cher enfant, me dit l'abbé X dans le vestibule, s'il ne s'agissait que de risquer ma place au ciel, je ne risquerais pas grande chose, car je crois que la bonté de Dieu dépasse ce qu'on imagine. Mais il y a ma place sur la terre. Les Jésuites me surveillent beaucoup."

Nous nous embrassâmes. En rentrant chez moi, le long des murs par dessus lesquels retombe l'odeur des jardins, je pensai combien l'économie de Dieu est admirable. Elle donne l'amour lorsqu'on en manque et, pour éviter un pléonasme du cœur, le refuse à ceux qui le possèdent.

Un matin je reçus une dépêche. „Sois sans inquiétude, parti voyage avec Marcel. Télégraphierai retour." — Cette dépêche me stupéfiait. La veille il n'était pas question de voyage. Marcel était un ami dont je ne pouvais craindre aucune trahison, mais que je savais assez fou pour décider en cinq minutes un voyage, sans réfléchir combien son partenaire était fragile et qu'une fugue à l'improviste risquait de devenir dangereuse.

J'allais sortir et me renseigner auprès du domestique de Marcel lorsqu'on sonna et qu'on introduisit Miss R., décoiffée, hagarde et criant: „Marcel nous l'a volé! Marcel nous l'a volé, il faut agir, en marche. Que faites-vous là, planté comme une bûche? Agissez, courez, vengez-nous. Le misérable!" Elle se tordait les bras arpentait la pièce, se mouchait, relevait ses mèches, s'accrochait aux meubles, déchirant des lambeaux de sa robe.

La peur que mon père n'entendît et ne vînt m'empêcher de comprendre tout de suite ce qui m'arrivait. Soudain la vérité se fit jour et, dissimulant mon angoisse, je poussai la folle vers l'antichambre en lui expliquant qu'on ne me trompait pas, qu'il n'existait entre nous que de l'amitié, que j'ignorais complètement l'aventure dont elle venait de faire bruyamment l'étalage.

— Oui, continuait-elle à tue tête, vous ignorez que cet enfant m'adore et vient me rejoindre toutes les nuits? Il vient de Versailles et il y retourne avant l'aube. J'ai eu d'épouvantables opérations! Mon ventre n'est qu'une cicatrice. Eh bien, ces cicatrices, sachez qu'il les embrasse, qu'il pose sa joue contre elles pour dormir.

Inutile de noter les trances où me jeta cette visite

Je recevais des télégrammes: „Vive Marseille!“ ou „Partons Tunis“.

Le retour fut terrible. H. croyait être grondé comme un enfant après une farce. Je priai Marcel de nous laisser seuls et je lui jetai Miss R. à la face. Il nia. J'insistai. Il nia. Je le brusquai. Il nia. Enfin, il avoua et je le rouai de coups. La douleur me grisait. Je frappais comme une brute. Je lui prenais la tête par les oreilles et la cogna contre le mur. Un filet de sang coulait au coin de sa bouche. En une seconde, je me dégrisai. Fou de larmes, je voulus embrasser ce pauvre visage meurtri. Mais je ne rencontrai qu'un éclair bleu sur lequel les paupières se rabattirent douloureusement.

Je tombai à genoux au coin de la chambre, une scène pareille épuise les ressources profondes. On se casse comme un pantin.

Tout à coup je sentis une main sur mon épaule. Je levai la tête et je vis ma victime qui me regardait, glissait par terre, m'embrassait les doigts, les genoux, en souffoquant et en gémissant: „Pardon, pardon, je suis ton esclave. Fais de moi ce que tu veux.“

Il y eut un miroir de trêve. Trêve lasse et douce après l'orage. Nous ressemblions à ces dahlias, imbibés d'eau, qui penchent. H. avait mauvaise mine. Il était pâle et restait souvent à Versailles.

Alors que rien ne me gêne s'il s'agit de parler des rapports sexuels, une pudeur m'arrête au moment de peindre les tortures moraux dont je suis capable. J'y consacrerai donc quelques lignes et n'y reviendrai plus.

L'amour me ravage. Même calme, je tremble que ce calme ne cesse et cette inquiétude m'empêche d'y goûter aucun plaisir (aucune douceur). Le moindre accroc emporte toute la pièce. Impossible de ne pas mettre les choses au pire. Rien ne m'empêche de perdre pied alors qu'il ne s'agissait que d'un faux pas. Attendre est un supplice, posséder en est un autre par crainte de perdre ce que je tiens.

La doute me faisait passer des nuits de veille à marcher de long en large, à me coucher par terre, à souhaiter que le plancher s'enfonce, s'enfonce éternellement. Je me promettais à ne pas ouvrir ma bouche sur les craintes. Sitôt en présence de H., je le harcelais de pointes et de questions. Il se taisait. Ce silence me transportait de fureur ou me jetait dans les larmes. Je l'accusais de me haïr, de vouloir ma mort. Il savait trop que répondre était inutile et que je recommencerais le lendemain.

Nous étions en Septembre. Le douze Septembre est une date que je n'oublierai de ma vie. J'avais rendez-vous à six heures à l'hôtel. En bas, le propriétaire m'arrêta et me raconta, au comble de la gêne, qu'il y avait eu descente de la police dans notre chambre et que H. avait été amené à la Préfecture, avec une grosse valise,

dans une voiture contenant le commissaire de la brigade mondaine et des agents en civil. „La police! m'écriai-je, mais pourquoi?“ Je téléphonai à des personnes influentes. Elles se renseignèrent et j'appris la vérité que me confirma vers huites heures H. accablé, relâché après son interrogatoire.

Il me trompait avec une russe qui le droguait. Mise en garde contre une descente, elle lui avait demandé de prendre à l'hôtel son matériel de fumeuse et ses poudres. Un apache qu'il avait ramené et auquel il s'était confié n'avait rien eu de plus pressé que de le vendre. C'était un indicateur de police. Ainsi, du même coup, j'apprenais deux trahisons de basse espèce. Sa déconfiture me desarma. Il avait crâné à la Préfecture et, sous prétexte qu'il en avait l'habitude, fumé par terre pendant son interrogatoire devant le personnel stupéfait.

Maintenant il ne restait qu'une loque. Je ne puis lui faire un reproche. Je le suppliai de renoncer aux drogues. Il me répondit qu'il le voulait, mais que l'intoxication était trop avancée pour revenir en arrière.

Le lendemain on me téléphona de Versailles qu'après une hémoptysie on l'avait transporté d'urgence à l'hôpital de la rue B.

Il occupait la chambre 55 au troisième étage. Lorsque j'entrai, il eut à peine la force de tourner la tête vers moi. Son nez s'était légèrement busqué. D'un œil morne il fixait ses mains transparentes.

„Je vais t'avouer mon secret, me dit-il, lorsque nous fûmes seuls. Il y avait en moi une femme et un homme. La femme t'était soumise; l'homme se révoltait contre cette soumission. Les femmes me déplaisent, je les recherchais pour me donner le change et me prouver que j'étais libre. L'homme fat, stupide, était en moi l'ennemi de notre amour. Je le regrette. Je n'aime que toi. Après ma convalescence je serai neuf. Je t'obéirai sans révolte et je m'emploierai à réparer le mal que je t'ai fait.“

La nuit je ne pus dormir. Vers le matin je m'endormis quelques minutes et je fis un rêve.

J'étais au cirque avec H. Ce cirque devint un restaurant, composé de deux petites pièces.. Dans l'une, au piano, un chanteur annonça qu'il allait chanter une chanson nouvelle. Le titre était le nom d'une femme qui régnait sur la mode en 1900. Ce titre après le préambule était une insolence en 1926. Voici la chanson:

Les salades de Paris — se promènent à Paris

Il y a même une escarole — ma parole

Une escarole de Paris.

La vertu magnifiante du rêve faisait de cette chanson absurde quelque chose de céleste et d'extraordinairement drôle.

Je me réveillai. Je riais encore. Ce rire me sembla de bonne augure. Je ne ferais pas, pensai-je, un rêve aussi ridicule si la situation était grave. J'oubliais que les fatigues de la douleur donnent parfois naissance aux rêves ridicules.

Rue B. J'allais ouvrir la porte de la chambre lorsqu'une infirmière m'arrêta et me renseigna d'une voix froide: „Le 55 n'est plus dans sa chambre. Il est à la chapelle.“

Comment trouvais-je la force de tourner les talons et de descendre? Dans la chapelle une femme priait auprès d'une dalle où le cadavre de mon ami était étendu.

Qu'il était calme, ce cher visage que j'avais frappé! Mais que lui faisait maintenant le souvenir des coups, des caresses? Il n'aimait plus ni sa mère, ni les femmes, ni moi, ni personne. Car la mort seule intéresse les morts.

---

## Das künstlerische Werk

---

Georg Trakl: **Gedichte**. Kurt Wolff, Verlag, Leipzig, 1913.

Emil Barth: **Georg Trakl, Gedächtnisband**. Werkstatt für Buchdruck, Mainz, April 1937.

J. Gebser: **Der grammatische Spiegel**. Neue Denkformen im sprachlichen Ausdruck. Verlag Oprecht, Zürich/Newyork.

Um den Tod Georg Trakls, dieses wenig bekannten Lyrikers, webt ein dämmerhaftes Dunkel wie um seinen Eros. Zerbrach er an der Welt, die sich eben „in einen ungeheuerlichen Zivilisationssturm hineindrehte“, wie Hans Schumacher in seinem sublimen Gedenkwort in der Morgenausgabe der NZZ. vom 3. November schreibt? Mordete ihn, schuldig-unschuldig, der Knabe „Elis“, wie er andere vor ihm und andere nach ihm in leiblich-seelische Qual verstrickte? Oder war es die uneingestandene Liebe zu seiner leiblichen Schwester, deren Bild er in so mancher Zeile seiner dunkel-schweremütigen Verse beschwört, wie Emil Barth es vermutet? Waren es die zerfetzten Leiber der neunzig Schwerverletzten, denen er als Helfer zugewiesen war, die ihn um das erlösende Gift anflehten, vor denen er in die Nacht floh, um vor der Scheune der verzweifelt Stöhnenden dem grauenvollen Bild der gehenkten Ruthenen gegenüber zu stehen? Oder war es die Summe aller dieser übermenschlichen, seelischen Qual, die ihm die Phiole in die Hand drückte? Wir wissen es nicht. Auch sein treuer Diener, Mathias Roth, ein einfacher Bergarbeiter aus Hallstadt, durfte in den letzten Stunden nicht mehr zu ihm, wie Ludwig Ficker in seinen Aufzeichnungen berichtet. So starb dieser Leutnant einer Innsbrucker Sanitätskolonne in jener grenzenlosen Einsamkeit, in die er so oft sich schon in seinen Gedichten verlor. So hatte er sich endlich „fallen lassen“, wie er sein kurzes Leben lang es immer wollte, in seiner Sehnsucht zum Tode. —

Ist es notwendig, daß wir heute die Dämmerung um sein Innerstes aufzuhellen suchen? Ist es wichtig, zu wissen, ob seine Liebe Jünglingen galt oder Frauen, oder ob ihn ein dunkler Gott mit dem unerfüllbaren Schicksal der Schwesterliebe schlug? Lassen wir „uns“ genügen an der schweremütvollen Schönheit der Strophen an Elis! Ich kenne wenige aus der modernen Lyrik, die die Jünglingsliebe besingen und ihnen gleichzusetzen wären. Gewiß, es ist eine gefährliche Schönheit, die da besungen wird. „Knabe“ ist zwar auch hier nicht im allgemeinen Sinne zu nehmen, nicht als unberührtes Kind, sondern als unwissend-wissender Ephebe,